

bustiers enferment tous les hommes dans le temple principal, et leur tiennent ce langage.

» Nous n'ignorons pas que nous ne sommes
 » à vos yeux que des gens sans religion, sans foi,
 » des êtres infernaux, plutôt que des hommes.
 » L'horreur que vous nous portez s'est manifestée
 » dans les termes injurieux par lesquels vous af-
 » fectez de nous désigner, et votre défiance, par
 » le refus que vous avez fait de traiter avec nous
 » de votre capitulation. Vous nous voyez les
 » armes à la main et maîtres de nous venger. La
 » pâleur qui s'est répandue sur vos visages, dé-
 » cèle à quels supplices vous vous attendez; et
 » votre conscience vous dit sans doute que vous
 » les méritez. Soyez enfin désabusés, et recon-
 » naissez, dans ce moment, que c'est à l'infâme
 » général sous lequel nous vous avons combattu,
 » et non pas à nous que doivent être données les
 » titres odieux dont vous nous flétrissez. Le per-
 » fide à qui nous avons ouvert les portes de votre
 » ville, dans laquelle il ne fût jamais entré sans
 » nous, s'est emparé du prix de notre péril et de
 » notre courage; et c'est son injustice qui nous
 » ramène ici, malgré nous. C'est à notre modé-
 » ration à justifier notre sincérité. Hâtez-vous de
 » nous délivrer 5,000,000 livres; nous n'exige-
 » rons pas davantage, et nous jurons, sur notre
 » honneur, de nous éloigner sur-le-champ. Mais
 » si vous vous refusez à une si modique contribu-
 » tion, regardez nos sabres. Nous jurons sur eux

» de n'épargner personne, et lorsque les mal-
 » heurs qui vous menacent seront tombés sur
 » vos têtes, sur celles de vos femmes et de vos
 » enfans, n'en accusez que vous, n'en accusez
 » que l'indigne Pointis, que nous abandonnons
 » d'avance à votre malédiction. »

Après ce discours, un orateur sacré monte en chaire, et emploie l'éloquence de ses mœurs, de son autorité, de la parole, pour convaincre ses auditeurs, de la nécessité de livrer, sans réserve, tout ce qui pouvait leur rester d'or, d'argent et de bijoux. La quête qui suivit le sermon, n'ayant pas produit l'effet qu'on en attendait, le pillage fut ordonné. Il s'étendit, sans de grands succès, des maisons aux églises et aux tombeaux. Enfin les instrumens de la torture s'apprêtèrent.

On saisit deux citoyens des plus distingués, et deux encore, pour leur faire avouer où sont cachées les richesses du fisc, où sont les richesses des particuliers. Tous répondent séparément avec tant de franchise et de fermeté, qu'ils l'ignorent, que l'avarice même en est désarmée. Cependant, quelques coups de fusil sont tirés, pour faire croire que des malheureux ont eu la tête cassée. Chacun craint cette destinée, et dès le soir même un million de livres est porté aux pieds des flibustiers. Les jours suivans leur rendent aussi quelque chose. Désespérant enfin de rien ajouter à ce qu'ils ont reçu, ils se

rebarquent. Un malheureux hasard les conduit au milieu d'une flotte anglaise et hollandaise, alliée de l'Espagne. Plusieurs de leurs petits bâtimens sont pris ou coulés à fond. Le reste se sauve à Saint-Domingue.

Tel fut le dernier événement mémorable de l'histoire des flibustiers.

La séparation des Anglais et des Français, lorsque la guerre du prince d'Orange divisa les deux nations; les heureux efforts de l'un et l'autre gouvernement, pour accélérer la culture de leurs colonies par le travail de ces hommes entreprenans; la sagesse qu'on eut de fixer les plus accrédités d'entre eux, en leur confiant des postes civils ou militaires; la protection qu'ils furent obligés de donner successivement aux possessions espagnoles qu'ils avaient ravagées jusqu'alors; l'impossibilité de remplacer tant d'hommes extraordinaires qui périssaient tous les jours: toutes ces causes, et cent autres, se réunirent pour anéantir la société la plus singulière qui eût jamais existé. Sans système, sans lois, sans subordination, sans moyens, elle devint l'étonnement de son siècle, comme elle le sera de la postérité. Elle aurait subjugué l'Amérique entière, si elle avait eu l'esprit de conquête comme elle avait celui de brigandage.

L'Angleterre, la France, la Hollande, firent passer à diverses reprises de nombreuses flottes dans le Nouveau-Monde. L'intempérie du climat,

le défaut de subsistances, le découragement des troupes, ruinèrent les projets les mieux concertés: aucune de ces nations n'y acquit de la gloire, n'y fit des progrès considérables. Sur le théâtre de leur déshonneur, dans les lieux mêmes où elles étaient honteusement repoussées, un petit nombre d'aventuriers qui n'avaient de ressource pour faire la guerre que la guerre même, réussissaient dans les entreprises les plus difficiles; ils suppléaient à ce qui leur manquait du côté du nombre et de la puissance, par leur activité, leur vigilance et leur audace; une passion démesurée pour l'indépendance et la liberté, produisait et nourrissait en eux cette énergie capable de tout entreprendre, de tout exécuter, cette vigueur et cette supériorité que la meilleure tactique, les plus fortes combinaisons, le gouvernement le mieux ordonné, les récompenses les plus honorables, les distinctions les plus marquées, ne donneront jamais.

Le principe qui mettait en activité ces hommes extraordinaires et romanesques, n'est pas facile à démêler. On ne peut pas dire que ce fût le besoin: ils foulaient une terre qui leur offrait d'immenses richesses, recueillies sous leurs yeux par des gens moins habiles qu'eux. Était-ce l'avarice? ils n'auraient pas dissipé en un jour le butin d'une campagne. Comme ils n'avaient pas proprement une patrie, ce n'était point à sa défense, à son agrandissement, à ses vengeances qu'ils se

dévoaient. L'amour de la gloire, s'ils l'avaient connue, les aurait préservés de cette foule d'atrocités et de crimes, qui offusquaient l'éclat de leurs plus grandes actions. L'espoir du repos ne le précipita jamais dans des travaux continuels, dans des dangers inexprimables.

Quelles furent donc les causes morales qui donnèrent aux flibustiers une existence si singulière ? Cette terre où la nature semblait avoir condamné toutes les passions turbulentes à un silence perpétuel, où les hommes avaient besoin de se réveiller d'une léthargie habituelle par l'ivresse et l'intempérance des festins, où ils vivaient contents de leur repos et de leur ennui, cette terre se trouve tout-à-coup habitée par un peuple bouillant et impétueux, qui semble respirer, avec l'air d'une atmosphère brûlante, l'excès de tous les sentimens, le délire de toutes les passions. Tandis qu'un ciel de feu énervait les anciens conquérans du Nouveau-Monde ; que les Espagnols, alors si remuans dans leur patrie, partageaient avec les Américains vaincus, l'habitude de l'abattement et de l'indolence : des hommes sortis des climats les plus tempérés de l'Europe, allaient puiser sous l'équateur des forces inconnues à la nature.

Veut-on remonter aux sources de cette révolution, on verra que les flibustiers avaient vécu dans les entraves des gouvernemens européens. Le ressort de la liberté comprimé dans les âmes

depuis des siècles, eut une activité incroyable, et produisit les plus terribles phénomènes qu'on ait encore vus en morale. Les hommes inquiets et enthousiastes de toutes les nations, se joignirent à ces aventuriers au premier bruit de leurs succès. L'attrait de la nouveauté, l'idée et le désir des choses éloignées, le besoin d'un changement de situation, l'espérance d'une meilleure fortune, l'instinct qui porte l'imagination aux grandes entreprises, l'admiration qui mène promptement à l'imitation, la nécessité de surmonter les obstacles où l'imprudence a précipité, l'encouragement de l'exemple, l'égalité des biens et des maux entre des compagnons libres ; en un mot, cette fermentation passagère que le ciel, la mer, la terre, la nature et la fortune avaient excitée dans des hommes tour-à-tour couverts d'or et de haillons, plongés dans le sang et dans la volupté, fit des flibustiers un peuple isolé dans l'histoire, mais un peuple éphémère qui ne brilla qu'un moment.

Cependant on est accoutumé à regarder ces brigands avec une sorte d'exécration : elle est juste, parce que la fidélité, la probité, le désintéressement, la générosité même qu'ils pratiquaient entre eux, n'empêchaient pas les outrages qu'ils faisaient tous les jours à l'humanité. Mais comment ne pas admirer, au milieu de ces forfaits, une foule d'actions héroïques qui auraient fait honneur aux peuples les plus vertueux ?

Des flibustiers s'étaient chargés, pour une somme, d'escorter un vaisseau espagnol très-richement chargé. Un d'entre eux osa proposer à ses camarades de faire tout d'un coup leur fortune, en s'emparant de ce bâtiment. Montauban, qui commandait la troupe, n'eut pas plus tôt entendu ce discours, qu'il voulut abdiquer sa place, et demanda d'être mis à terre. Quoi ? nous quitter ! lui dirent ces hommes intrépides. Y a-t-il quelqu'un ici qui approuve la perfidie qui vous fait horreur ? On délibéra sur-le-champ : on arrêta que le coupable serait jeté sur la première côte qui se présenterait ; on jura que cet homme sans foi ne serait jamais reçu dans aucun armement où se trouverait un seul des braves gens que sa société déshonorait. Si ce n'est pas là de l'héroïsme, sera-ce dans un siècle où tout ce qu'il y a de grand est tourné en ridicule sous le nom d'enthousiasme, qu'il faudra chercher des héros ?

Non, l'histoire des temps passés n'offre point, et celle des temps à venir n'offrira pas l'exemple d'une pareille association, aussi merveilleuse presque que la découverte du Nouveau-Monde. Il n'y avait que ce grand événement qui pût y donner lieu, en appelant dans ces régions lointaines tout ce que nos empires avaient produit d'âmes énergiques et violentes.

Ces hommes d'une trempe peu commune n'avaient en Europe pour toute fortune que leur épée

et leur audace, dont ils firent un si terrible usage en Amérique. Là, ennemis de tous, redoutés de tous, sans cesse exposés aux périls extrêmes, ils devaient regarder chaque jour comme le dernier de leur vie, et dissiper la richesse comme ils l'avaient acquise ; s'abandonner à tous les excès de la débauche et de la profusion ; au retour d'un combat, porter dans leurs festins l'ivresse de la victoire ; enlacer de leurs bras sanglans leurs maîtresses, s'assoupir un moment dans le sein de la volupté, et ne se réveiller que pour aller à de nouveaux massacres. Indifférens où ils laisseraient leurs cadavres, sur la terre ou dans le sein des eaux, ils devaient regarder d'un œil également froid la vie et le trépas. Avec un cœur féroce et une conscience égarée, sans liaisons, sans parens, sans amis, sans concitoyens, sans patrie, sans asile, sans aucun des motifs qui tempèrent la bravoure par le prix qu'ils attachent à l'existence, ils devaient se livrer en aveugles aux tentatives les plus désespérées. Incapables de supporter l'indigence et le repos, trop fiers pour s'occuper de travaux communs, s'ils n'avaient pas été les fléaux du Nouveau-Monde, ils l'auraient été de celui-ci ; s'ils n'étaient pas allés ravager les contrées éloignées, ils auraient ravagé nos provinces, et laissé un nom fameux dans la liste des grands scélérats.

L'Amérique respirait à peine ; à peine on commençait à jouir de l'industrie des flibustiers, de-

XII.
Raisons qui
empêchent